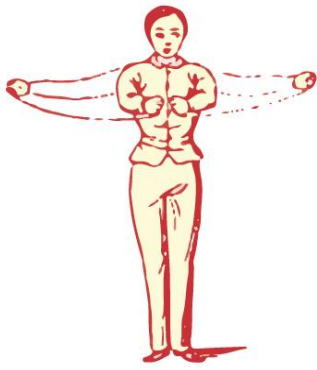




« Enquête sur ma forme particulière de dyslexie »¹

Éric Zuliani

Comment j'ai appris à lire est une enquête dans laquelle Agnès Desarthe met à jour un symptôme – l'écriture – qui ordonnera son existence d'écrivaine traductrice. Sa « dyslexie » est la réponse subjective au choc qu'a représenté pour elle la rencontre avec la langue : que celle-ci soit constituée de mots et que lui soient proposées à l'école des significations de convenance, laissant dans l'ombre « la boue, le bloc, un monde beaucoup plus large que celui que peuvent contenir les mots ».

« Je n'aime pas lire [...] Lire m'angoisse », ou encore : « Je ne savais pas lire ». Ouvrant un livre, elle ne comprend rien : « Je recrache, détourne le visage, comme font les petits enfants avec la nourriture. » Son ennemi est « le rempart qui dresse entre la lecture et moi l'univocité, le message, la démonstration. Je résiste au contenu, je ne tolère que la forme ». Tout a mal commencé. À l'école, « je ne comprends pas les couloirs, ni la salle de classe, ni la cour, ni les toilettes ». Impossible de nouer le registre des mots avec ce que Lacan nomme la « masse sentimentale du courant du discours »² qui nécessite le corps, « terme profondément engagé dans le signifié »³. Hors jeu, elle le cache sous la jupe⁴ qu'elle ne cesse de dessiner. À la maternelle, « je remplis la jupe comme on remplit une page d'écriture. » Il y a, ensuite, l'entrée en CP, un « faux départ ». Inscrite dans une école de filles, elle se retrouve le lendemain à l'école des garçons. Il y a enfin le livre de lecture, *Daniel et Valérie*. Que b et a fasse ba n'est pas le souci : « Aucun problème avec la lecture. J'ai un problème avec les livres. » Car il y a ce dont le livre de lecture ne parle pas : derrière la vitrine, par exemple, les religieuses au chocolat, mais aussi le garçon, la fille. « Je n'aime pas lire » nomme le difficile nouage entre les mots, les significations et le corps.

Elle se réfugie alors dans l'humour, trait du père : « L'équivoque me rassure [...] Les calembours ne me font pas rire, ils m'aident à respirer. » Les bienfaits de l'équivocité l'éclairent sur sa manière de lire : si les « mots énoncent quelque chose du monde, ils disent surtout quelque chose des mots. » En « lisant », « j'hallucine des réseaux métaphoriques [...] je tisse un sous-texte, voire un contre-texte ».

Son consentement à une opération paternelle – qu'elle nomme « thérapie » –, réalise un rebroussement de son symptôme : jusqu'ici obstacle, il devient usage singulier de la langue. La thérapie consiste en « une cure d'intoxication à l'Amérique et aux belles blondes », à la langue du polar, – capital capiton de son existence. Elle est un « idiome unique, métissé, inventé par des traducteurs à ce point amoureux du texte d'origine qu'ils en conservaient la trace dans le texte d'arrivée. [...] J'ai conçu à partir de là une véritable théorie de la traduction ».

Il y a aussi la trame familiale ayant tissé Shoah et guerre d'Algérie. Au bout du compte, voici comment les choses lui apparaissent : « Apprendre à lire, c'est apprendre à lire les

¹ Desarthe A., *Comment j'ai appris à lire*, Paris, Stock, 2013, p. 60.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 296.

³ Lacan, *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 51.

⁴ Les enfants ne dessinent pas que des maisons ; il y a aussi la jupe, plus précisément la robe dont Lacan reconnaît la fonction (cf. « Hommage fait à Marguerite Duras... », *Autres écrits*, p. 193).

garçons. Apprendre les garçons, c'est devenir une proie. Être une proie dans la cour d'école, c'est être une proie dans la France occupée. Être une fille c'est comme être juive [...] La révélation alphabétique a, par un hasard malheureux, coïncidé avec la fin de l'indifférenciation sexuelle, le début du corps féminin comme proie ».

Sa pratique de traduction est une manière tout à elle de « dé-lire », sans comprendre, de restituer d'une langue à l'autre « la boue, le bloc, un monde beaucoup plus large que celui que peuvent contenir les mots » du texte d'un auteur-source, duquel transite en une autre langue, toujours plus qu'un mot.